

Indécision



Je suis celui qui suis. Je ne suis pas ce que je suis. *I am not what I am*. Il n'y a pas contradiction, au moins jusqu'ici, mais au fond deux façons de dire la même chose. Derrière tout ce que je vois, suis, il y a autre chose, d'intangible et d'irréfragable, qui garantit ou fonde en être, en dignité, en mérite d'exister, ce que je vois ou suis (vraiment). De la révélation du nom de Dieu aux Juifs, à la caverne de Platon, il n'y a pas rupture, mais continuité : deux vies, l'une accessoire ou événementielle, l'autre essentielle. Pas de tautologie si j'y réfléchis, dans ce « Je suis qui je suis ». J'y vois comme si souvent un miroitement constant ou une antanaclase. Le premier est simplement introductif ou propédeutique du second, qui le fonde. À partir de là tous nos regards seront allégoriques, et derrière notre monde en sera postulé toujours un autre, un « arrière-pays ». Nous fonctionnons toujours comme cela. C'est peut-être aussi notre façon à nous d'euphémiser, ou d'idéaliser, ou de finaliser, comme on voudra, notre vie, en imaginant un horizon net sur lequel elle se découpe, des essences qui la garantissent.

Il m'arrive toujours de chercher dans les reflets ou les miroirs le vrai monde. Le reflet est plus probant ou existant que l'objet reflété. Cela rassure toujours. J'ai toujours mon miroir en poche.



– Mais cela ne marche que s’il n’y a pas de vent...

Au moindre souffle, à la moindre risée, tout se brouille, devient vague. Il se pencha pour prendre un ris, dit le chant breton de *Jean-François de Nantes*, à moins que ce ne soit celui des *Marins de Groix*... Et il tomba, mourut englouti par la vague (*le vague*...). Je tombe de même de mon rêve de monde immuable, éternel, minéral, au moindre ris.

Alors je vois que des scènes d’un monde flottant, *Yu kio e*, comme disent les peintres bouddhistes japonais. Tout n’est qu’impermanence. Transition, glissando. L’eau changeante triomphe du désert, et la mer, la plaine liquide scintillante, du Sinaï. Et il y a une vérité de l’apparence, les petites étoiles clignotantes, les mille et mille idoles du soleil, finalement je les verrai, même éphémères. Il y a une vérité de la *maya*. Je ne peindrai donc pas l’être, je peindrai le passage. Le rire des enfants autour de moi détruira (mais pour combien de temps ?) ma nostalgie de l’Être, qui n’existe pas.

Ils jouent près de mon banc, d’où j’ai contemplé en suivant mes pensées, ce jour d’été, à Superbolquère, l’étang du Ticou.

© Michel Théron – 2010